

L'ART AU SALON D'AUTOMNE ¹

Mesdames, Messieurs,

Sensible à l'honneur d'exprimer ici, — où tant d'autres eussent mieux rempli cette mission, — les réflexions que suggère à un esprit impartial la glorieuse initiative du Salon d'Automne, je remercie les membres du Comité, et en particulier son président, M. Frantz Jourdain, de l'hospitalité qu'ils m'ont cordialement offerte. Ils ont été au devant de mes désirs en me donnant l'occasion d'affirmer, avec ma sympathie pour eux, mon admiration pour la haute leçon d'indépendance et de désintéressement que profère leur œuvre.

Mon but, en prenant la parole, n'est pas d'analyser les toiles et les marbres qu'elle abrite. Ils parlent avec assez d'éloquence pour me dispenser d'en faire le commentaire. Je me bornerai uniquement à tenter de préciser, dans ce bref entretien, l'esprit, le caractère, — et j'irai jusqu'à dire : la nécessité — du Salon d'Automne.

La hardiesse de ses initiatives a suscité tant de stupeurs et d'inimitiés ! Tant de malentendus sont nés de la fausse direction imprimée à l'enseignement artistique, de la fausse éducation du public !

Il importe que des voix opposent aux ricanements de la foule les intentions, mal comprises, de ceux qui s'efforcent de la ramener au respect de la liberté. Et c'est pourquoi je veux essayer de résumer, à l'heure où prend fin sa quatrième manifestation annuelle, les tendances et le but d'une entreprise qui puise son principe vital dans la violence des attaques dirigées contre elle.

Il fallait de l'audace pour la concevoir ; et pour en poursuivre la réalisation malgré les hostilités par lesquelles on tenta de l'enrayer, une foi robuste, une énergie virile, une indomptable volonté. Car la lutte n'est pas moins vive de nos jours qu'elle le fut autrefois. Elle a la même âpreté, elle entraîne les hom-

(1) Conférence faite par M. Octave Maus à la clôture du Salon, le 15 novembre 1906.

mes aux mêmes injustices. Si les peintres qui accumulaient naguère le plus de haines et de colères sont entrés dans la gloire, si Manet, si Courbet, si Gauguin, si Carrière, si Cézanne, — pour ne citer, parmi les plus discutés, que les morts, — planent désormais trop haut pour être atteints par d'imbéciles quolibets, combien d'artistes, parmi ceux qui ouvrent à l'art des voies nouvelles, ne sont-ils pas victimes des inqualifiables traitements qui entravèrent l'essor de leurs aînés ? L'histoire nous enseigne que les révolutionnaires d'aujourd'hui seront, infailliblement, les classiques de demain. Et malgré ses leçons répétées, malgré les retentissants camouflets qu'elle inflige périodiquement à ceux qui prétendent enfermer l'esthétique dans des canons étroits, toute innovation, toute manifestation imprévue de la Pensée indépendante apparaît suspecte, dangereuse, blâmable. On encourage les tentatives nouvelles dans tous les domaines : un Santos-Dumont s'élance à la conquête de l'air accompagné d'ardents espoirs ; un Metchnikoff, en découvrant un sérum inédit, soulève l'enthousiasme des foules. Pourquoi l'Art, — dont le principe essentiel est la constante évolution puisqu'il reflète la sensibilité humaine en contact avec les variations perpétuelles de la civilisation, — serait-il, seul de toutes les activités sociales, condamné à l'immuabilité ?

Mesdames, et vous, Messieurs, interrogez vos souvenirs. Lorsqu'il s'agit d'un botaniste, d'un chimiste, d'un astronome, nul ne s'arroge le choix de discuter le mérite de ses découvertes. Ceux auxquels la botanique, la chimie, l'astronomie sont étrangères respectent le savant qui s'ingénie, dans l'hermétisme de son laboratoire ou de son observatoire, à pénétrer les mystères de la création. Mais l'artiste appartient à la foule. Chacun prétend le juger. L'intimité de son atelier ne le protège pas contre les plus indiscrettes curiosités. Ses recherches sont condamnées avec la plus incroyable légèreté. S'il s'écarte des conventions admises, il est traité de mystificateur ou de fou furieux. L'an dernier, ici même, à l'entrée de la salle où se trouvaient réunis les tableaux d'Henri Matisse et de ses camarades, je vis, épinglée à la tenture par quelque facétieux visiteur, cette spirituelle inscription : « *Salle des aliénés dangereux.* » Et, cette année, n'a-t-on pas baptisé la galerie voisine de celle-ci : « la Salle des fauves » ?

En peinture, en musique, en littérature, le public réproouve invariablement toute innovation. Il juge les œuvres d'après un code inflexible dont les dispositions restrictives, appliquées à la lettre par la sévérité des jurys, règlent l'éloge et le blâme de la critique.

Le Salon d'Automne s'est libéré de cette tyrannie. Impartiallement, avec le respect que mérite toute expression d'une pensée indépendante, même dans ses balbutiements, il a ouvert ses portes aux novateurs, aux chercheurs, aux indisciplinés, à tous ceux qui tentent de chanter la beauté sur des rythmes neufs. Car « toute création, comme l'a dit M. Roger Marx, possède le droit à la lumière et au jugement public lorsqu'une individualité s'y exprime dans la plénitude du libre arbitre et de l'originalité foncière ».

C'est ce qui lui donne sa signification et son intérêt. Plus d'hierarchies arbitraires. Suppression des faveurs concédées ailleurs aux « Hors concours » et aux « Exempts ». Abolition de la dégradante institution des récompenses, qui assimile les expositions artistiques aux comices agricoles. La même juridiction, la même lumière pour tous. Ces principes sont si logiques et si équitables qu'on ne s'explique pas, vraiment, les résistances que provoque leur application.

L'association des *Indépendants* les adopta dès ses origines. Mais la suppression du jury d'admission offre de sérieux inconvénients. Et les nécessités pratiques contredisent souvent les meilleures théories.

§

En concentrant des efforts naguère isolés ou dispersés dans des promiscuités qui en altéraient la portée éducatrice, le Salon d'Automne a mis fin à l'attente impatiente de toute une jeunesse inquiète. Il a, selon l'expression d'Elie Faure, « créé un jardin spirituel dont toutes les fleurs mêlées auraient l'harmonie naturelle que la lumière, l'espace et le rythme secret des choses imposent à la vue, au ciel mouvant, aux plaines monotones, à la mer, aux foules et aux solitudes ».

Car c'est l'universel équilibre de la vie qui se traduit dans son microcosme. Toutes les tendances, toutes les expressions libres de la sensation esthétique, toutes les langues par les-

quelles s'extériorise la pensée humaine y sont accueillies. A la rigueur des dogmes il a substitué un régime qui laisse à chacun son indépendance individuelle. Et de cette association de personnalités diverses naît une unité qui, pour échapper aux intelligences superficielles, n'en est pas moins sensible : étrangère aux préceptes d'une école déterminée, elle résulte de la culture, de l'esprit, de la conscience collective d'une époque.

L'artiste concrétise les énergies créatrices alimentées par la vie, et la vie se transforme sans arrêt. Tout art qui emprunte ses éléments au passé est un art d'imitation, voué, comme tel, à une disparition prochaine. Seuls survivent les artistes en qui s'éveille l'instinct des réalités contemporaines. Quels que soient leurs facultés, le degré de leur sensibilité, leur style, leurs procédés techniques, une parenté intellectuelle s'accuse entre eux. C'est cette parenté qui unit, malgré d'apparentes divergences, les exposants du Salon d'Automne. C'est elle qui précise le sens de cette haute manifestation d'art, car elle fixe l'étiage esthétique de l'heure présente.

Un lien plus solide encore rattache les uns aux autres les peintres rassemblés ici. C'est celui que tissent les influences secrètes de la race, et ce mystérieux instinct atavique qui perpétue, d'une génération à l'autre, les traditions d'un peuple.

§

Les traditions ! Ce mot vous surprend peut-être. Il y a un instant je vous disais qu'un artiste, pour accomplir une œuvre durable, doit regarder autour de lui, et non s'incliner vers le passé. N'est-ce point lui conseiller d'oublier l'exemple des maîtres et de mépriser leur enseignement ? Quelles traditions respecte-t-on dans un cénacle sur lequel souffle le vent de l'insurrection ?

Vous m'absoudrez de l'accusation de m'être contredit en réfléchissant à la différence profonde qui sépare les recettes d'école des traditions véritables. Celles-ci naissent du contact de l'artiste avec la vie. Elles sont l'étincelle qui en jaillit, l'émoi que provoquent des spectacles identiques, l'épanouissement d'un tempérament aux rayons vivifiants projetés par les mêmes foyers. Au mépris des règles édictées par les Académies, le faisceau des traditions se brise et se reforme au gré des énergies spontanées qui les recueillent.

Les artistes arbitrairement qualifiés « révolutionnaires » ne sont autres que ceux qui se dérobent au harnais académique. Or, eux seuls respectent et perpétuent les grandes traditions de l'art, en s'efforçant d'exprimer leurs sensations avec un accent personnel, en ne tolérant pas d'intermédiaire entre la vision directe des réalités contingentes et leur extériorisation.

Les formes graphiques sont éphémères. Elles se modifient comme la langue, comme les mœurs, comme le costume, et chaque génération les renouvelle. Se cristalliser dans ce qui fut hier la vérité, c'est mentir aujourd'hui. La sincérité de l'artiste ne peut s'accommoder de théories appropriées à d'autres consciences que la sienne. Comme Siegfried, il doit forger lui-même le glaive qui le rendra invincible.

Voilà pourquoi le Salon d'Automne représente, quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation, le véritable esprit classique. Il porte sans faiblesses les destinées de l'art, conscient de sa responsabilité, attentif à l'éveil des aurores, respectueux des glorieux couchants.

Aux nouveaux venus il offre l'exemple reconfortant des héros qui luttèrent pour la vérité et dont la gloire a récompensé la volonté persévérante. Il ne leur dit pas : Imitiez Courbet, — ou Carrière, — ou Gauguin. La leçon est d'un ordre plus élevé. Elle se résume en trois mots :

Souffrez, comme eux !

Combattez, comme eux !

Triomphez, comme eux !

§

Quel encouragement pour la jeunesse actuelle que l'apothéose de cet évocateur enthousiaste qui, pour échapper à l'obsession des formules académiques, s'exila volontairement aux antipodes afin de retremper aux sources d'une nature vierge et d'une humanité primitive son art pathétique, à la fois grave et exalté !

Peu d'artistes furent plus cruellement châtiés de l'insolence qu'il y a d'affronter les préjugés. Il accumula assez d'invectives pour alimenter l'arsenal de la critique inintelligente durant plusieurs générations.

J'ai sous les yeux quelques articles publiés naguère sur Gauguin. Il n'est peut-être pas sans intérêt de vous en lire deux ou trois extraits :

Un critique écrivait spirituellement en 1889 :

« Sous prétexte d'études de nu, on voit exposée toute une série de femmes qui n'ont presque plus rien d'humain, sont de véritables guenons ! Ce qui est laid est habillé de couleurs fausses : des monts pourpres sont surmontés — comme d'un second étage — de ciels serin ; sur des arbres bleu indigo se détachent — autant qu'elles peuvent — des chairs vertes. Et quelles physionomies, justes dieux ! Des trognes, des mufles, des masques difformes. Et quelles jambes torsés, et quelles pattes en fourchette ou en spatule ! Et de quelles guenilles sont à moitié couverts ces personnages d'une comédie funambulesque sans esprit !... »

Un autre :

« Plus ahurissant et moins excusable, car il ne sait pas dessiner, est un M. Gauguin, d'Arles, lequel évoque pour nous un site planté d'arbres dont les troncs sont bleus..., et non pas de ce bleu indécis, vague et flou, que le crépuscule répand le soir sur les objets : d'un bleu franc, dur, terrible, et tel enfin que personne, j'ose l'affirmer, n'en a jamais observé de pareil sur aucun tronc d'arbre, en aucun temps, sous aucune zone. »

Un autre encore (et cette aimable appréciation date d'il y a cinq ans à peine) :

« Gauguin, l'imagier pornographe dont la sublime ignorance n'a jamais été dépassée par les sculpteurs de la Forêt Noire... »

Celui-ci, enfin (même année, 1901) : « Gauguin, qui a inventé le Gauguinisme, affirme avec une incontestable autorité tout ce qu'on peut inventer de plus bêtement insuffisant pour épater un public assez idiot pour s'y laisser prendre. »

Mais le vent a tourné. Et je lisais avec joie, au lendemain de l'ouverture de Salon d'Automne, dans un grand journal parisien :

« Et enfin, voici Paul Gauguin, Paul Gauguin tout entier, sous tous les aspects de son mâle et savant talent, Paul Gauguin grand coloriste, grand dessinateur, grand décorateur, peintre multiforme et toujours sûr de lui, présenté au public dans une exposition qui, comme l'a dit, dans la préface fervente et harmonieuse qu'il a écrite pour le catalogue, Charles Morice, doit dissiper « l'incertitude jetée dans le public avec le nom de cet artiste ».

L'auteur n'hésite pas à égaler certains dessins du maître de Tahiti à ceux d'un Ghirlandajo, de Vinci, de Puvis de Chavannes.

Justice tardive, me disais-je, mais réparation éclatante. Les ombres se dissipent. La critique s'est ressaisie. Elle défendra désormais la liberté de l'art, elle forcera le public à se montrer libéral envers les Argonautes qui singlent vers des îles inexplorées.

Hélas ! Quelle illusion ! Transformés en verges, les éloges décernés à Gauguin devaient servir, sur l'heure, à flageller la génération qui se lève.

« Ah ! les pauvres petits suiveurs, de qui les œuvres réjouissantes font se gondoler d'aise les cloisons de la salle voisine, les doux jeunes gens satisfaits à si bon compte, les « pachadeurs », les tendres niais qui s'imaginent que « c'est si facile » ! Quelle leçon pour eux ! Et renonceroient-ils, enfin, à nous montrer leurs fonds de cartons, leurs ébauches, leurs halbuttements ? Et les bons snobs, à qui chaque année doit fournir leur petite merveille pour la rue Laffitte, les gogos béants du « toujours plus outre », comprendront-ils, enfin ? »

Vous tirerez de ces rapprochements la moralité qu'ils recèlent, — et je n'insiste pas.

À toutes les étapes de l'histoire, le même conflit éclate. C'est Bonington écrivant que Delacroix peint avec un pinceau ivre. C'est Ruskin soutenant que Whistler, en tarifant mille guinées le « pot de couleurs qu'il lance à la face du public », dépasse l'impudence du plus insolent cockney. C'est M. Gérôme, à qui l'on reprochait, peu de temps avant sa mort, d'avoir refusé jadis Corot, et qui répondait : « Je le refuserais encore ! »

Car les peintres, eux aussi, se trompent, — et ceci excuse les erreurs de la critique. Manet ne comprit point Renoir. « Vous devriez, dit-il un jour à Claude Monet, conseiller à ce garçon-là, puisque vous êtes son ami, d'abandonner la peinture. Il n'a vraiment aucunes dispositions ! »

Il ne comprit pas davantage Cézanne, et refusa de s'associer au groupe des Impressionnistes parce que le fougueux peintre d'Aix en faisait partie. Cézanne connaissait l'opinion de Manet sur ses œuvres. Il se contentait d'en sourire, et, parfois, de tirer du fond de sa bonhomie provençale quelque trait moqueur. Un soir, — l'anecdote me fut contée la semaine

dernière par un des assistants, — Manet, très élégant, trônait au Café Guerbois parmi ses amis. Entre Cézanne, la ceinture rouge aux reins, dans l'accoutrement dépenaillé dont il était invariablement vêtu. « Ah ! monsieur Manet, s'écrie-t-il en saluant le maître d'*Olympia*, permettez-moi de ne pas vous tendre la main. Je ne me la suis pas lavée depuis huit jours ! »

La mémoire de Manet est assez vénérée ici pour que j'aie osé vous raconter cette historiette lointaine. Ce dissentiment entre deux hommes qui ont un droit égal à notre admiration ne prouve-t-il pas la fragilité des jugements individuels ? Et pareilles divergences, — qu'il s'agisse de peinture ou de musique, car les musiciens, eux aussi, se divisent en camps rivaux, — ne devraient-elles pas toujours s'effacer devant l'intérêt supérieur de l'art ?

C'est à quoi s'efforce le Salon d'Automne, en appelant à lui les tempéraments les plus opposés et en les conviant à de fraternelles initiatives. Son libéralisme s'étend même au delà des frontières. Dans ses jardins méthodiques, le parfum de quelques beaux parterres étrangers se mêle à celui des fleurs de la terre de France. Cette année, la Russie et la Suède ont généreusement collaboré à son œuvre. Elles ont accentué la vérité des principes qu'il proclame en nous initiant à l'effort parallèle de deux nations dont la géographie nous sépare, mais qu'un même idéal artistique rapproche de nos cœurs.

S'il m'est permis d'exprimer un vœu, je souhaite le développement de cet échange international, si favorable à l'étude, à la critique raisonnée, au progrès des idées. Qu'est-ce donc que cette muraille de Chine dans laquelle certains prétendent, sous de fallacieux et mesquins prétextes, emprisonner l'essor artistique des peuples ? Il y a quelque chose qui domine les intérêts individuels : c'est la solidarité humaine.

Tendre la main aux artistes de tous les pays, les convier à faire connaître, par des manifestations d'ensemble, l'orientation de leurs activités, leur permettre de puiser largement aux sources de l'inspiration française, trop riche pour s'épuiser jamais, n'est-ce pas un beau geste, digne des traditions chevaleresques d'une nation hospitalière par excellence ?

En accueillant les peintres, sculpteurs et musiciens étrangers avec un libéralisme inaccoutumé, le Salon d'Automne a rempli un devoir social qui dépasse l'intérêt d'une solennité artisti-

que. Il a prouvé que si la politique nous impose des frontières, la pensée artistique les supprime !

Les influences réciproques de l'École flamande et de l'art français sous les Valois, l'épanouissement du tempérament aristocratique de Van Dyck à la Cour d'Angleterre et la répercussion de son génie sur l'École anglaise, le développement de l'Impressionnisme au lumineux rayonnement de l'art japonais dont l'introduction en France imprima à la peinture une direction imprévue, cent exemples analogues démontrent l'utilité qu'il y a pour les artistes à ne pas limiter leur champ d'études à la région où le hasard les a placés.

Soyons internationalistes. Du concours de toutes les forces éparses dans l'univers naîtront des vérités nouvelles. Et l'on sert mieux son pays en lui ouvrant les yeux sur toutes les beautés capables de stimuler ses activités intellectuelles qu'en l'aveuglant sur ses propres mérites.

§

Les grands courants internationaux ont particulièrement vivifié, à toutes les époques, la pensée musicale. Les trouvailles des polyphonistes néerlandais, l'influence des maîtres italiens des xvii^e et xviii^e siècles, l'inspiration allemande du xix^e, la palette orchestrale des symphonistes russes n'ont-elles pas, tour à tour, modifié et embelli l'expression française, dont la puissante originalité, la logique et la clarté exercent, de même, au delà des frontières, une action bienfaisante ?

Et voici que l'Extrême-Orient fait, depuis peu, mûrir au verger musical de la France des fruits d'une saveur étrange et douce. Les noms de ceux qui les cueillent sont sur vos lèvres... Encourageons ces maraudages puisqu'ils nous apportent des sensations nouvelles. L'Orient a rajeuni la peinture occidentale : il rafraîchira peut-être aussi notre vocabulaire rythmique et mélodique.

Faut-il conclure que la pimpante architecture des pagodes doit être préférée à l'imposante splendeur des cathédrales ? Il serait puéril de le soutenir. Sachons admirer l'une et l'autre et nous réjouir de ce que l'art nous offre simultanément des beautés aussi dissemblables.

Le Salon d'Automne nous donne l'exemple d'un judicieux éclectisme. Le zèle clairvoyant des organisateurs de ses audi-

tions musicales, MM. Bruneau et Parent, ne s'est pas limité à l'une ou à l'autre des tendances qui partagent la musique d'aujourd'hui.

Et le talent des interprètes — parmi lesquels je suis heureux de remercier spécialement pour leur inlassable dévouement M^{me} Bathori, M^{lles} Marthe Dron et Blanche Selva, M. Engelet le Quatuor Parent — s'est généreusement employé en faveur des œuvres les plus diverses. César Franck a ouvert et fermé le cycle de nos concerts. Il était juste que le père spirituel de toute une génération musicale fût honoré au même titre que les maîtres illustres qui relient la peinture contemporaine à celle du passé.

Le même souci a, vous le voyez, Mesdames et Messieurs, guidé le Salon d'Automne dans le développement parallèle de ses deux manifestations principales, la peinture et la musique.

Aux certitudes d'hier il associe les recherches inquiètes d'aujourd'hui, qui seront les vérités de demain. Les jeunes gens qui s'inscrivent dans ses rangs pourraient prendre pour devise ces vers qui servent d'épigraphe au livre émouvant du poète Verhaeren dont vous parla hier M. Gabriel Mourey :

Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,
Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.

C'est eux qu'il faut suivre, qu'il faut aimer, qu'il faut encourager, car c'est en eux que résident nos sûrs espoirs.

OCTAVE MAUS.